

Charlene posa ses mains sur la porte, regardant la pluie tomber. Son père se tenait à quelques pas derrière elle. Gary l'avait accompagné auprès de ses parents avec qui il avait eu une discussion qu'elle n'avait pas entendue. Son frère et son amie se trouvaient près de sa mère. Ils discutaient autour d'un verre, dans le café où ils s'étaient installés la première fois. Autour d'elle, les passagers allaient et venaient, attendant que les avions puissent redécoller. Ceux qui attendaient l'arrivée d'un ami ou d'un membre de leurs familles se confondaient avec les autres dans la foule grandissante de l'aéroport. Charlene n'arrivait pas à entendre la pluie fracasser les vitres, percuter le sol. Une mère laçait les chaussures de son fils avant de lui prendre la main pour marcher.

Elle tourna son regard vers son père qui la gratifia d'un sourire chaleureux. Au lieu de chercher désespérément un siège ou un banc, Charlene opta pour le sol. Elle se colla contre le mur, près de la porte. Ainsi, elle pouvait toujours regarder la pluie. Son père vint s'installer à ses côtés, sans un mot. Elle n'avait pas eu une vraie conversation avec lui depuis la mort de son frère. D'ailleurs, elle ne s'était pas trouvée en sa présence aussi longtemps depuis l'enterrement.

- Tu veux qu'on en discute ? lui demanda-t-il d'un ton qui se voulait rassurant.
- Non, répondit Charlene.

Il ne savait pas comment s'y prendre avec elle et elle ne voulait pas l'aider. Elle l'avait observé parler avec Gary, il s'était énervé contre lui alors qu'il aurait dû lui être reconnaissant pour lui avoir ramené sa fille. Mais son père fonctionnait ainsi, il ne savait ni s'excuser, ni dire merci. C'était toujours sa mère qui finissait par s'excuser même quand il avait tort.

- Tu nous as fait peur, tu sais, à ta mère et à moi.

Elle hocha la tête, mais ne le regarda pas.

- Charlie, je ne sais pas ce que tu t'es mis dans la tête, mais ta mère et moi nous t'aimons toujours autant et nous ne voulons pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Je sais que tu es triste que ton frère soit parti. Nous le sommes tous. Et c'est vrai, c'est un peu difficile à la maison, mais les choses vont s'arranger. Il faut laisser au temps le temps d'agir.

Elle triturait l'élastique qui avait tenu ses cheveux en une queue de cheval. Son père attendit qu'elle parle, qu'elle prononce quelques mots, mais elle n'en fit rien.

- Si tu ne me dis rien, mon cœur, je ne peux pas savoir ce que tu penses, et alors, je ne peux pas agir comme il faut. Je passerais mon temps à te décevoir. Ce n'est pas ce que je veux. C'est ce que tu veux toi ?

Il se pencha pour observer son visage. Son expression ne changea pas.

- De toute façon, tu n'aies jamais là, alors je ne vois pas la différence.
- C'est faux et tu le sais bien. C'est toi qui ne veux pas me voir.

Elle se tourna enfin vers lui. Son regard le mitrilla. Il se sentit défaillir devant les yeux de sa propre fille remplie de colère.

- C'est vrai ! une heure à la maison et tu crois que tu fais ce qu'il faut. Tu n'es jamais là quand maman pleure. Avant tu étais là, mais depuis que Toby est parti, tu nous as laissé tomber. Admets-le, c'est tout. Tu as tort, tu as tort, tu as tort !

Son expression frigide fixait son père dans l'attente d'une réponse. Il resta bouche bée devant sa fille.

- Même ça, tu n'es pas fichu de le faire. Maman pleure de plus en plus. Et ce n'est pas toujours la faute de Toby. C'est la tienne !

Elle le pointa du doigt comme si elle désignait le meurtrier d'un horrible crime.

- Ce n'est pas moi, ce n'est pas Jesse, c'est toi qui l'as fait pleurer et c'est nous qui devons la consoler. Ce n'est pas normal, ce n'est pas logique. C'est elle qui devrait nous

consoler et non l'inverse. Ce n'est pas à moi de jouer les mamans, je n'ai pas l'âge. Et elle ne devrait pas être mère célibataire alors qu'elle est encore mariée.

Benjamin se rendit compte que sa fille avait grandi. Elle s'exprimait peut-être avec des mots simples, mais elle n'était plus une gamine. Elle avait grandi plus vite qu'elle n'aurait dû, à cause de la mort de son frère, à cause de son comportement et de celui de sa femme. Il avait délaissé sa famille, il avait laissé ses propres enfants se débrouillaient seuls pendant tous ces mois, sans jamais se questionner.

La pluie diminua, mais ne s'arrêta pas pour autant. Il entendit une adolescente chantonner pendant qu'elle examinait la vitrine d'un magasin. À quelques pas, des grands parents emmenaient leurs petits enfants en voyage, un homme d'affaires était au téléphone tandis qu'un garçon flirtait avec une inconnue.

Il ne venait pas de commencer à délaissé, il avait arrêté il y a déjà bien longtemps quand le médecin lui a annoncé que son fils était malade et qu'il allait mourir. Son rythme de travail était devenu plus important, et il passait alors beaucoup plus de temps avec Toby qu'avec Charlene et Jesse. Étaient-ils alors plus indulgents, car leur frère était malade ou bien pensaient-ils déjà que leur père les abandonnés ?

Mais ils étaient obligés de travailler beaucoup plus. Ils avaient besoin d'argent pour pouvoir offrir les soins nécessaires à leur fils. Il ne roulait pas sur l'or. Il avait une bonne situation mais pas assez pour des soins médicaux.

Il ne pouvait se rappeler quand Charlene avait commencé à l'ignorer. Il était si peu chez lui qu'il ne s'en était même pas rendu compte. Il savait sa femme effondrer, il la voyait, il le ressentait, mais il n'avait pas pu voir le malaise crée entre lui et ses enfants. Il était énervé contre eux la plupart du temps à cause de leur dispute, mais il n'avait jamais pensé qu'eux aussi, pouvaient être énervés contre lui.

C'était dans l'ordre des choses qu'ils en veuillent à leurs parents, car ils les empêchaient de faire ce qu'il voulait. Mais pas parce qu'il les avait délaissés. Ca, non, jamais ! Ce n'était pas logique. Un père ou une mère devait être là pour soutenir ses enfants, et il n'avait pas été capable de remplir convenablement sa tâche. Même la plus basique. Il avait honte de lui, honte de son comportement.

– Si on allait voir ta mère, qu'est ce que tu en penses ?

Charlene haussa les épaules.

– Ouais, si tu veux.

Elle l'avait dit d'un ton nonchalant, comme si elle s'en fichait éperdument.

– Si tu préfères rester ici, tu peux le dire.

– M'en fous.

– Vraiment ?

– Vraiment.

– Je peux faire ce que je veux de toi, alors, dit-il d'un ton plaisantin.

– Tu fais déjà ce que tu veux de moi, répliqua Charlene le plus sérieusement du monde.

Benjamin souffla. Elle ne le laisserait pas s'en tirer aussi facilement.

– Tu ne vas pas pouvoir passer le reste de ta vie à m'en vouloir.

– Tu ne t'en rendras pas compte, tu ne seras pas là de toute façon.

Il était temps qu'elle arrête son caprice.

– Écoute-moi bien Charlene. Je suis toujours ton père et c'est moi qui décide, pas toi. Nous allons passer une semaine ensemble alors tu vas devoir être aimable et souriante, car il est hors de question que je supporte un de tes petits caprices.

Charlene se leva et partit en courant. A sa surprise, elle ne courut pas dans la direction de sa mère, mais dans celle opposée. Il comprit très vite qui elle allait voir, et cela ne lui plaisait guère. Sa fille avait plus confiance en un inconnu que dans sa propre famille. Il ne savait pas ce que ce flic avait fait, mais cela commençait sérieusement à l'énervé. Il vit le garde la

stopper et se baisser pour lui dire quelques mots. Benjamin se sentait soulagé de voir que certaines personnes faisaient encore leur travail. Mais son soulagement s'évanouit quand il le vit la lâcher et sa fille pénétrer dans le poste de police d'un pas calme.

Benjamin accéléra alors l'allure jusqu'au garde.

– Ca vous arrive de travailler ?

La garde afficha un large sourire, moqueur et sarcastique.

– Elle a dit qu'elle voulait déposer une plainte. Je ne peux pas l'empêcher de rentrer, ce serait une obstruction à la justice.

Ben renfloua sa colère avant de suivre les pas de sa fille. Quand il entra, il vit l'inspecteur raccrocher le téléphone. Il n'avait pas eu le temps d'échanger quelques mots avec sa fille. C'était mieux ainsi, elle serait capable de raconter n'importe quoi pour se débarrasser de lui. Mais Benjamin réalisa qu'il ne voyait pas sa fille dans la pièce. Pourtant, il l'avait vu rentrer.

– Je peux vous aider ? demanda l'inspecteur Lucas.

– Où est ma fille ? questionna Benjamin d'une voix cassante.

– C'est la votre, pas la mienne. Vous devez mieux connaître la réponse à cette question que moi. Si cela ne vous dérange pas, j'ai du travail.

Il se leva et enfila sa veste. Benjamin ne le quittait pas des yeux. Il le vit regarder le coin du mur.

– Si vous voulez mon avis, les excuses, ça fonctionne assez bien en général. Les filles, c'est comme les femmes.

Benjamin eut malgré lui un sourire en coin à cette réflexion. Gary le laissa seul avec sa fille. Le garde jeta un ou deux regards vers lui, mais il resta posté dehors.

Ben s'avança d'un pas lent vers le bureau.

– Je sais que tu es là, ma puce. Je ne t'en veux pas, tu sais.

Il l'entendit ramper sur le sol. Quand ses yeux purent enfin observer le coin, il ne la vit pas. Elle avait dû se mettre sous le bureau. Il inspira profondément avant de tirer un siège vers lui pour s'asseoir.

– Je suis désolé de t'avoir délaissé toi et ton frère. Je vais essayer de me rattraper, je te le promets.

– Tu le jures ?

Elle avait étouffé sa voix dans un tissu. Benjamin imaginait qu'elle avait enfoui une partie de son visage dans son gilet.

– Je le jure.

Un silence pesant s'installa entre eux avant qu'elle ne se décide enfin à parler.

– Pourquoi faut-il toujours te supplier pour que tu t'excuses ?

– C'est faux, voyons ! Tu te comportes comme une gamine, Charlie.

Il se maudit intérieurement d'avoir prononcé ces dernières paroles. Il tentait de la faire sortir, non la pousser à se planquer encore plus longtemps.

– C'est le seul moyen que je connais pour que tu acceptes de reconnaître tes torts. Enfin, quand tu veux bien l'admettre. Car maman, elle finit toujours par abandonner.

Il se mordit la lèvre inférieure. Pourquoi devait-elle être si intelligente ? Il l'entendit bouger et vit d'abord sa tête émerger avant de voir le reste de son corps.

– C'est ma faute, admit-il. C'est ma faute si Toby nous a quittés et c'est ma faute si je t'ai délaissé. Toi, ton frère et ta mère.

Des larmes coulèrent le long de ses joues. Charlene vint se coller contre son père.

– C'est la faute à personne, voyons !

Elle posa sa tête sur l'épaule de son père et attendit qu'il arrête de pleurer. Elle espérait que son frère Jesse ne se sentait pas lui aussi coupable de la mort de Toby, car elle ne saurait pas quoi faire.

Son père la repoussa.

– Je suis désolé Charlie.

La jeune fille reprit son élastique et attacha une nouvelle fois ses cheveux.

– On va voir maman ? proposa-t-elle.

– C’est une bonne idée. Mais si ça ne te dérange pas, j’aimerais faire un détour par les toilettes, d’abord.

Charlene hocha la tête. Il prit la main de sa fille et l’entraîna vers la foule.

\*

Amy attendit que le serveur dépose son verre. Elle se sentait gênée d’être assise à cette table. Elle avait le sentiment de s’être introduite dans une maison comme un voleur. Elle s’était immiscée dans la vie d’une famille qu’elle ne connaissait pas. Elle ne se sentait pas à sa place.

– Ça va ? lui demanda la mère de Jesse.

– Oui, répondit timidement Amy.

Elle vit Jesse avoir un large sourire. De son point de vue, la situation était assez drôle. Amy s’était soudainement transformé en jeune fille timide et sage, une facette de sa personnalité qu’elle lui avait bien dissimulé pendant tout le temps qu’il avait passé ensemble.

La mère de Jesse paraissait malade, mais Amy imaginait que ce devait être à cause du cumul de stress et de fatigue. Elle l’observa boire quelques gorgées de son café.

– Où sont tes parents ? demanda-t-elle.

– Je suis venue toute seule, répondit simplement Amy.

– Oh ! Et cela ne les dérange pas.

Amy se mit à fixer sa boisson avec intensité.

– Ma mère est très occupée alors elle me laisse aller et venir comme je veux.

Elle la vit échanger un regard avec son fils. Ils avaient déjà dû avoir plusieurs disputes sur l’étendue de la liberté qu’elle pouvait accepter. Un enfant considère toujours que ses parents ne le laissent jamais assez libre, de toute façon. Amy, elle, se trouvait trop libre. Elle aurait bien aimé que sa mère s’intéresse à elle.

– Et ton père que fait-il ?

Amy releva la tête. Pourquoi fallait-il qu’on lui pose toujours les mêmes questions ? Pourquoi les gens ne se sentaient-ils pas gênés de s’immiscer dans la vie des autres ?

– Mon père est mort, murmura Amy.

– Je suis désolé, fit-elle tout de suite.

– Ce n’est pas la peine. Vous n’y pouvez rien.

Amy but son verre de jus de fruits. Elle aurait bien commandé une bière, mais en présence d’une adulte qu’elle ne connaissait pas, cela l’aurait quelque peu embarrassé. Elle était déjà assez jugée, c’était suffisant ainsi.

– Maman, tu ne vas pas lui faire subir un interrogatoire complet, quand même ?

Malgré son expression surprise quand elle avait dit que son père était mort, Jesse s’était ressaisi assez vite pour tenter de faire dévier la conversation sur un sujet plus joyeux.

– Non, bien sûr que non, répondit sa mère. Vous êtes sur le même vol que nous ?

Jesse poussa un soupir d’exaspération et leva les yeux au ciel.

– Non, répondit Amy, un sourire en coin, amusé par la réaction de son ami.

– Votre mère doit s’inquiéter. Vous devriez l’appeler pour lui dire que votre avion n’est pas encore parti. Avec toute cette pluie, je me ferais un sang d’encre.

Amy regarda Jesse, mais il ne savait pas quoi dire pour l’aider. Au fond, il avait trop peur de froisser sa mère pour oser dire quoi que ce soit.

– Eh bien, en fait...

Amy hésita. Après tout, ce n'était pas ses affaires. Cela ne la regardait pas et elle n'était pas obligée de lui répondre. Mais d'un côté, elle se sentait gênée de ne pas le faire. Cette femme venait de perdre son plus jeune fils et trouvait quand même le temps de s'inquiéter pour une inconnue.

– Ca fait plusieurs mois que je n'ai pas parlé à ma mère.

Le regard de Sarah s'agrandit.

– Mais votre mère doit être folle d'inquiétude.

– Pas du tout. Elle ne se préoccupe pas du tout de moi. Croyez-moi, si elle voulait me voir, elle pourrait.

– Oh !

Ce fut tout ce qu'elle trouva à dire. Jesse prit quelques cacahuètes dans la coupole au centre de la table. Amy se frotta de la main sa nuque. Elle aurait vraiment besoin de dormir dans un bon lit.

– Et vos études ? Vous les continuez ? demanda finalement Sarah.

Sa curiosité était piquée. La situation d'Amy devait lui paraître inconcevable pour elle. Une femme qui se préoccupait tant de ses enfants ne devait pas pouvoir comprendre comment d'autres pouvaient complètement délaissé leur progéniture.

– J'ai arrêté, répondit simplement Amy.

– C'est du gâchis, voyons.

– Je peux très bien réussir ma vie sans diplôme, répliqua Amy.

S'il y avait une chose qu'elle ne supportait plus, c'est qu'on considère sa vie comme un ratage. Elle était très capable. Elle n'avait pas besoin de diplôme ou quoi que ce soit d'autres.

– Vous devez passer votre bac au moins.

– Pour ne pas l'avoir ? À quoi ça sert que je perde mon temps à passer un diplôme que je n'aurais pas ?

– Comment pouvez-vous savoir que vous allez échouer si vous n'essayez même pas ?

Amy resta sans voix. Elle le savait. Point. Les études, ce n'était pas son fort. C'était une perte de temps. On créait des diplômes pour tout, qui ne servaient à rien et que seules les gosses de riches pouvaient atteindre, car les écoles étaient hors de prix. Parce qu'elle n'avait pas d'argent, elle était moins douée. Pourtant, elle pouvait apprendre sur le terrain. Pourquoi fallait-il aujourd'hui passer obligatoirement par une stupide formation dans une école ? Tout devait être formaté. Elle ne voulait pas être formatée.

– Quel est l'intérêt, franchement ? Vous l'avez voussé, votre bac ? Et vous avez quoi après ?

Jesse se tourna vers sa mère avec un grand sourire.

– Papa, il l'a pas en tout cas.

– Ton père a repris l'entreprise familiale. Et bien sûr que j'ai mon bac, et j'ai fait des études à l'université.

– Et aujourd'hui, c'est papa qui rapporte le plus gros salaire à la maison.

– Il n'est jamais là, je te ferais remarqué.

– Avant la mort de Toby, il était là.

Amy les regardait se disputer. Quoiqu'il arrive, ils étaient obligés d'en parler. Mais sa mère ne voulait pas, elle le voyait bien. Jesse n'attendait que ça, faire crever l'abcès qui grandissait dans sa famille, qui les empêchait de reprendre une vie normale.

Sarah détourna son regard de son fils. Elle lui en voulait d'avoir mis le sujet sur le tapis.

– Au fond, continua Jesse, comme si sa mère le regardait toujours, moi je m'en fous, mais c'est Charlie. Elle a déjà fini d'idéaliser ses parents et si tu ne te réveilles pas, elle n'aura plus confiance en toi. C'est moi qu'elle vient voir quand elle a un problème.

– Elle le faisait déjà avant, répliqua sa mère.

– Pas autant. Pas sur tout et n’importe quoi. Pour les cours, oui. Pour que je l’aide à déplacer un meuble trop lourd. Pas pour des problèmes de fringues ou de copines avec qui elle s’est disputée pour une histoire débile.

Amy vit une lueur d’anxiété dans les yeux de Sarah. Sa propre fille ne venait plus la voir.

– Elle croit qu’elle a fait une bêtise, une erreur et que tu l’as puni. Elle croit que c’est sa faute, que c’est elle qui aurait dû mourir à la place de Toby. Combien de temps crois-tu qu’il va lui falloir pour se rendre compte que c’est simplement parce que sa mère la délaisse. Après tout, papa n’a jamais été bien présent pour elle. Mais lui, elle peut toujours lui dire, elle ne craint pas sa réaction. Toi, par contre, elle a déjà fait tant pour essayer d’attirer ton attention. Elle espère quelque chose qu’elle n’obtiendra jamais si tu ne réveilles pas.

Sarah se tourna vers son fils.

– Ce n’est pas ton rôle de me sermonner. C’est plutôt moi qui devrais le faire.

– C’est là le problème, tu vois.

Ils se regardèrent. Il y avait de la colère et de la déception dans les yeux de Jesse tandis que sa mère exprimait un désaccord profond avec les paroles qu’elle venait d’entendre. Amy se dit qu’il allait lui falloir un peu de temps pour accepter ce que son fils venait de lui dire.

– Au moins, vous pouvez toujours vous disputer.

Amy avait prononcé ses mots sans rendre compte. Ils trottaient dans sa tête depuis le début de leur dispute. Elle était incapable de se rappeler la dernière fois qu’elle et sa mère s’étaient disputées. C’était largement préférable qu’être ignorée. Mais sa mère ne l’écoutait pas, elle s’en fichait. « Fais ce que tu veux, va où tu veux » était tout ce qu’elle savait lui dire. Sa sœur Camille était partie s’installer avec son petit ami à sa majorité.

– Tu dois te débrouiller toute seule, Amy, elle n’en a rien à faire de nous, lui avait dit sa sœur pendant qu’elle faisait ses valises.

Pourtant, Amy y croyait encore. Elle espérait toujours qu’elle se réveille, qu’elle s’intéresse à nouveau à ses filles, comme elle avait fini par le faire après la mort de leur père. Mais rien ne se produisit.

– Vous voyez, au moins, vous avez quelqu’un avec qui vous disputez, pas moi.

Elle se leva et partit en courant. Charlene se pencha pour la regarder. Son père l’entraîna vers la table sans prévenir.

– Qu’est ce qu’elle a ? demanda-t-elle en s’asseyant.

Jesse ne répondit pas et se leva à son tour. Sa mère le laissa partir sans rien dire. Charlene prit le verre de son frère pour boire. Benjamin sourit à sa femme. Elle réalisa que sa fille et son père étaient plus proche, mais elle ne savait pas pourquoi elle avait cette impression. Jesse avait raison. Charlene était capable de tout dire à son père, mais elle craignait la réaction de sa mère. Elle se sentit triste d’avoir à ce point mis une distance entre elle et sa fille. Dans son chagrin, elle en avait oublié les vivants. Elle ne pouvait pas continuer ainsi.

– Tu ne veux pas qu’on te commande un verre plutôt ? demanda-t-elle à Charlene. Il pleut toujours alors on ne va pas partir tout de suite.

Charlene hocha la tête.

– À vrai dire, je commence à avoir faim.

Sa mère la gratifia d’un sourire. L’un de ceux qu’elle n’avait pas faits depuis longtemps.

\*

Amy bouscula des passagers, mais elle s’en fichait. Elle gravit l’escalator à pas rapide. Il y avait un peu moins de monde à l’étage, mais une foule s’était quand même créée. Il fallait que la pluie cesse, elle voulait quitter cet aéroport et au plus vite.

Elle pouvait sentir son regard derrière elle. Elle ne supportait le jugement que les gens portaient sur elle. Personne n’avait le droit de juger quelqu’un sans le connaître. Et pourtant,

c'était ce que tout le monde faisait. Et à chaque fois, c'était elle la fautive, elle qui avait fait une erreur. Elle ne le supportait plus, elle en avait marre d'être le vilain petit canard de l'histoire. Elle n'avait rien fait pour le devenir alors elle ne voyait pas pourquoi elle devait assumer ce rôle.

Elle sentit Jesse se rapprocher d'elle, mais elle ne voulait pas le voir. Elle ne voulait voir personne, et pourtant elle était encerclée par une foule de monde. Elle aurait voulu s'emmitoufler sous une couverture, une peluche dans ses bras et pleurer. Elle voulait redevenir cette gamine que son père serrait dans ses bras pour consoler, quand il lui déposait un baiser, car elle s'était égratignée en tombant.

Elle se tourna vers Jesse.

– Fous-moi la paix ! hurla-t-elle d'un ton cinglant

– Qu'est ce que tu vas faire ?

Il avait posé sa question calmement, ce qui ébranla la carapace qu'Amy tentait de mettre en place.

– Attendre mon avion loin de toi et de ta famille.

– Oui, ça, j'avais compris. Mais après ?

– Ne pas passer mon diplôme, c'est une évidence.

Jesse eut un sourire en coin. Elle était persuadée que cette idée ne l'avait même pas effleuré une seule fois. C'était dans l'ordre des choses chez lui de faire des études. C'était un bon élève, que les professeurs devaient féliciter.

– Ce n'était pas vraiment ma question, mais pourquoi pas ? Si personne ne te force, je ne vois pas pourquoi tu perdrais ton temps.

Sa réponse la surprit. Au vu du regard qu'elle lui lança, il reprit :

– Qu'est ce que tu crois ? Que pour un gars comme moi, la vie au lycée, c'est le rêve. Oh oui, j'ai de bonnes notes : génial ! Si tu crains tant que ça le regard des autres, vient donc faire un tour dans ma vie. Moi je suis l'intello de service qui a perdu son frère. On se moquait de moi avant et maintenant, on murmure quand on me voit. Et ça me fait mal de le dire, mais je préférerais quand on se foutait de ma gueule.

– J'imagine, fit Amy avec une toute petite voix.

Jesse se rapprocha d'elle. Il laissa deux passagers passait entre eux avant de se tenir debout, à quelques centimètres d'elle.

– Tu devrais l'appeler ?

– Ma mère, mais ça va pas la tête !

– Pourquoi ?

– Je l'ai déjà fait, si tu tiens tant à le savoir, et elle n'en a rien à faire.

– Bien. Je suis content de le savoir. Mais, en fait, je parlais de ta sœur.

Amy resta silencieuse. Elle n'avait jamais appelé Camille depuis son départ.

– Elle doit s'inquiéter pour toi.

– Elle aussi, elle m'a quittée.

Jesse sortit des pièces de sa poche.

– C'est moi qui paie la communication. Si ce n'est pas assez, j'ai une carte, si tu veux.

Amy fixait les pièces dans sa main. Elle ne voyait pas comment se défiler.

– Les cabines téléphoniques sont au rez-de-chaussée, ajouta-t-il, comme pour refermer encore plus le piège autour d'elle.

Devant son silence, il l'a pris par le bras et l'entraîna vers l'escalator.

– Je suis sûr que tu as plein de choses à lui dire. Charlene a toujours plein de trucs inutiles à me raconter, mais ça a l'air de lui faire plaisir de me les raconter. Va savoir pourquoi. Enfin, je la laisse causer en général. C'est vrai que des fois, j'avoue ne pas être hyper attentif à ce qu'elle me raconte. Je me demande si elle s'en rend compte, d'ailleurs.

Il parlait pour combler le vide, en ayant pleinement conscience qu'Amy ne l'écoutait pas vraiment. Il tira Amy vers l'entrée. Plusieurs téléphones s'y trouvaient, elle se rappelait les avoir vu à son arrivée. Elles étaient toutes occupées quand ils arrivèrent, mais Jesse préféra rester là que d'en chercher une autre.

– Tu te comportes comme un adulte, fit Amy tandis qu'ils attendaient qu'une personne finisse sa conversation.

– Et toi, comme une gamine. Toi et moi ensemble, on doit pouvoir arriver à un juste milieu, non ?

Elle sourit à sa remarque. Il lui tendit la monnaie. Elle s'approcha d'un téléphone. Un homme venait de la quitter.

– Je ne connais pas son numéro, fit-elle en se tournant vers Jesse.

– menteuse.

– Pourquoi je le connaîtrai par cœur ?

– T'es pas obligé de le connaître par cœur, mais je suis sûr qu'il est écrit quelque part. Tu ne veux pas non plus que je fouille tes affaires ?

Amy lui fit une grimace.

– Non, je vais le trouver moi-même.

Elle posa son sac à dos sur le sol et s'agenouilla pour fouiller dedans. Elle réfléchissait à ce qu'elle allait lui dire. Cela faisait tellement longtemps qu'elle ne lui avait pas parlé, elle avait peur de sa réaction. Elle se demandait d'ailleurs pourquoi elle écoutait Jesse. Personne ne lui disait ce qu'elle devait faire, normalement. Et là, elle se mettait à écouter un de ses intellos qui lui tapait tant sur les nerfs habituellement.

Elle cherchait fébrilement son carnet d'adresses. Elle craignait tant que sa sœur lui raccroche au nez, comme sa mère, qu'elle n'avait jamais eu le courage de l'appeler. Elle savait qu'elle ne pourrait supporter de se faire rejeter par quelqu'un d'autre. Elle finit par trouver son carnet et tourna si violemment les pages que Jesse lui arracha des mains.

– C'est une particularité féminine d'être si émotive ?

Elle lui donna un coup dans le bras, ce qui le fit plus rire que mal.

– Son nom ?

– Quoi ?

– Tu ne m'as pas dit comment elle s'appelait, je ne peux pas trouver le numéro, bécasse.

– Camille, elle s'appelle Camille, crétin.

Jesse lui reprit les pièces des mains, décrocha le téléphone et mit tout ce qu'il avait avant de composer le numéro. Il lui tendit le combiné, mais elle ne le prit pas. Ils entendirent sonner à l'autre bout. Au bout de la troisième fois, quelqu'un décrocha. C'était une voix de femme.

– Allo ?

Jesse la poussa à prendre le combiné, mais Amy refusa. Il décida alors que quelqu'un devait parler. Si Amy ne voulait pas, il le ferait lui-même.

– Camille ? demanda-t-il.

Amy lui lança un regard assassin, mais il lui fit comprendre que c'était sa faute.

– C'est exact, répondit-elle. À qui ai-je l'honneur ?

– Jesse, une connaissance de votre sœur.

– De ma sœur ?

La voix de Camille s'était mise à trembler. Jesse eut un doute. Était-ce de la panique, de l'anxiété ou de la joie ?

– Elle va bien, il ne lui est rien arrivé de grave.

– Non, pas du tout. En fait, elle est juste à côté de moi.

– C'est vrai ? Oh mon dieu, je peux lui parler. Ça fait des mois que j'essaie de la joindre !

– Je vais voir ce que je peux faire.

Amy se tenait bien droite, les bras repliés sous ses seins, l'air déterminé. Elle l'accusait d'un crime dont il se savait innocent.

– Elle veut te parler.

Il lui tendit une nouvelle fois le combiné.

– Elle a l'air très gentille. Plus que toi en tout cas.

Les bras d'Amy retombèrent le long de son corps.

– Ne fais pas ta timide. Toi et moi, on sait que ce n'est pas ton genre.

– Ah ah !

Elle lui arracha le téléphone des mains. Ça, c'était la fille qu'il avait rencontrée un peu plus tôt. Abrupte et sans détour.

– Camille, c'est moi.

– Oh mon dieu, Amy ! Ca va tu n'as rien ? tu es où ? C'est qui ce Jesse ? Pourquoi m'a-t-il appelé ? Qu'est ce que tu fais ? Pourquoi tu es parti sans prévenir ?

Amy écouta le déferlement de question de sa sœur. Jesse vit un sourire se dessiner sur son visage. Elle commença par dire à sa sœur où elle se trouvait et qu'elle allait très bien. Jesse la vit se rapprocher du combiné. Il s'éloigna en silence, elles devaient avoir pas mal de choses à se dire. Et lui, il devait aller retrouver sa famille. Et pour une fois, il était content. Il savait que la situation ne serait pas facile, mais il avait pris conscience aujourd'hui qu'il avait quelque chose que certaines personnes n'avaient pas.